Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 4 (1997)

Heft: 3

Artikel: Geschichteswissenschaft, Medien und Politik : un débat autour de la Suisse durant la seconde guerre mondiale

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-13971

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GESCHICHTSWISSENSCHAFT, MEDIEN UND POLITIK

UN DÉBAT AUTOUR DE LA SUISSE DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Seitdem die gegenwärtige Auseinandersetzung um die Rolle der Schweiz und ihres Finanzplatzes in Krieg und Nachkrieg anlief, spielten die Medien eine überragende Rolle. Dies war schon früher so, gaben doch Journalisten wie Alfred Häsler und Werner Rings und nicht etwa Fachhistoriker seit den späten sechziger Jahren wichtige Impulse. Auch der Druck von aussen ist nicht neu.
Die akademischen VertreterInnen der Geschichtswissenschaft haben sich dagegen in der aktuellen Auseinandersetzung – zumindest in der Öffentlichkeit – überraschend spärlich geäussert. Darin waren sich die Teilnehmer eines am 6. Juni 1997 von *traverse* in Bern organisierten Gesprächs einig. Diese Diskussions- und Öffentlichkeitsscheu, so ergab sich ebenfalls, behindert auch die fachinterne Debatte. Sichtbar wurde zudem, dass der Frage nach dem Verhältnis von Geschichtswissenschaft und Medien die Politik als dritter, wesentlicher Faktor beizufügen ist. Die Eigenheiten des Mediums Fernsehen hingegen werden im Rahmen dieses Gesprächs nur angetippt; wir beabsichtigen, dies gelegentlich zu vertiefen.
Am Gespräch nahmen teil: Roger de Diesbach, Chefredaktor (*Liberté*, Fribourg); Jean-Claude Favez (Universität Genf); Sébastien Guex (Universität Lausanne); Peter Hug (Universität Bern). Verhindert war Klara Obermüller, so dass die Medienseite leider etwas schwach vertreten war. Für die Redaktion von *traverse* organisierten Thomas David, Luc van Dongen, Thomas Hildbrand, Mario König das Gespräch.

Dans les discussions actuelles sur le rôle de la Suisse et de sa place financière pendant et après la Seconde Guerre mondiale, les médias ont joué un rôle déterminant. Ce fut déjà le cas auparavant: en effet, on doit à des journalistes comme Alfred Häsler et Werner Rings, et non pas aux historiens universitaires, d'avoir fait avancer le débat depuis la fin des années 60. Quant à la pression extérieure, elle n'est pas non plus un phénomène nouveau.
Curieusement, le monde académique s'est montré très discret dans cette affaire, du moins publiquement. Les participants à la rencontre organisée par *traverse* le 6 juin 1997 à Berne furent unanimes à ce propos. Cette réticence à prendre

position dans l'espace public a également nui au débat entre historiens. Il est en outre apparu qu'un troisième élément, le politique, devait nécessairement être pris en compte dans les relations entre médias et sciences historiques. À cet égard, on regrettera que les spécificités de la Télévision n'aient été qu'effleurées. C'est un thème que nous espérons traiter lors d'un prochain débat.
Ont participé à la table ronde: Roger de Diesbach, rédacteur en chef (*La Liberté*); Jean-Claude Favez (Université de Genève); Sébastien Guex (Université de Lausanne); Peter Hug (Université de Berne). Klara Obermüller n'a malheureusement pas pu prendre part à la discussion, d'où la sous-représentation des journalistes. Cette rencontre a été organisée et dirigée par Thomas David, Luc van Dongen, Thomas Hildbrand, Mario König, membres de la rédaction *traverse*.

Welche Erfahrungen haben Sie als Journalist mit den Historikerinnen und Historikern oder umgekehrt welche Erfahrungen haben Sie als Historiker mit Journalistinnen und Journalisten gemacht?

Jean-Claude Favez:
Je veux d'abord dire que j'ai un intérêt personnel pour les médias. Cela dit, je ferais une distinction entre la presse écrite et les médias électroniques (TV, radio). Le journal est un média de type pédagogique ou didactique. Je ne fais pas de différence entre le journal et l'enseignement. En revanche, la radio et la TV posent un autre problème: le contenu c'est le média. Peu importe ce que vous dites, pourvu que vous respectiez un certain nombre de règles fondamentales; si vous ne les respectez pas, de toute façon on ne vous invitera plus. Ayant respecté ces règles, j'ai été invité plusieurs fois à la radio et à la télévision. J'y ai dit et entendu des bêtises, le plus souvent dues aux règles mêmes du fonctionnement de ces médias.

Roger de Diesbach:
Je voudrais me situer, dans le journalisme, du côté de ceux qui font du «journalisme d'investigation». Les expériences que j'ai eues avec les historiens sont globalement bonnes, car j'ai toujours choisi mes «partenaires». En effet, un journaliste découvre assez rapidement que les historiens sont des hommes comme les autres. Il y a les «historiens de la couronne» dont on ne peut pas tirer grand chose; l'«historien prudent» qui refuse de divulguer ses documents; l'«historien fonctionnaire», excellent mais qui est tenu par ses fonctions à la réserve; et puis il y a tout de même de nombreux historiens qui travaillent avec les journalistes et avec lesquels on peut établir des rapports de confiance.

Peter Hug:
Ich bin wie Herr Favez ein eifriger Zeitungsleser und habe sechs Tageszeitungen abonniert. Ich finde wichtig, was öffentlich debattiert wird und denke, dass Wissenschaftler und Historiker generell eine öffentliche Funktion haben. Wir werden bezahlt von Steuergeldern und schulden daher auch Rede und Antwort. Um einen hohen Standard zu erreichen ist auch die wissenschaftliche Arbeit auf eine starke interne Debatte angewiesen, die allerdings nach meiner Wahrnehmung in der historischen Zunft der Schweiz nur schwach ausgebildet ist. Dass bisher zu den aktuellen Themen keine wissenschaftliche Tagung von internen Kräften organisiert wurde, also zum Beispiel von der *Allgemeinen Geschichtforschenden Gesellschaft* oder von der *Société d'histoire économique et sociale* oder auch von einer Universität, finde ich erstaunlich. Als kleine Ausnahme würde ich Basel nennen, wo das Seminar Stellung genommen und auch eine interessante Ringvorlesung organisiert hat.
Ich denke, dass die Schwierigkeiten im Verhältnis zwischen Wissenschaftlern und Medien unter anderem auch damit zu tun haben, dass die Themensetzung und die Kontakte sehr stark von den Medien her geprägt werden, die die Diskussion durch gezielte Anfragen organisieren. In dieser Beziehung sind meine Erfahrungen höchst unterschiedlich. Es gibt Journalisten, von denen ich mich regelrecht missbraucht fühle: Ich soll Material generieren, das der Journalist verwendet, ohne dessen Herkunft zu erwähnen. Daneben mache ich allerdings auch andere, positivere Erfahrungen, die eher dialogisch sind. Im Archiv, in der Fülle des Materials, kann es sehr hilfreich sein, wenn von aussen – auch von politischer Seite – wieder grundsätzliche und spannende Fragen gestellt werden.
Eine ganz neue Erfahrung waren für mich im Herbst 1996 die internationalen Medien. Das würde ich noch ergänzen bei Ihrer Unterscheidung, Herr Favez: Zwischen elektronischen Medien und Printmedien liegt eine grosse Differenz, aber noch einmal etwas völlig anderes ist die internationale Presse, die ihre eigenen Funktionsweisen besitzt. Bei der schweizerischen Presse kenne ich diese ein wenig. Alle Beteiligten wollen miteinander im Geschäft bleiben, also wird es möglich, minimale Vereinbarungen zu treffen. Bei der internationalen Presse fehlt diese Rückkoppelung. Mein Haupterlebnis war, dass die *New York Times* aufgrund eines Interview mit mir einen absoluten Blödsinn publizierte, was eine weltweite Reaktion auslöste und mir hunderte von Telefonanrufen eintrug.[1] Eine Richtigstellung erwies sich als unmöglich. Die Leute glaubten, was in der *New York Times* gedruckt sei, müsse auch stimmen – nur ich sei nicht mehr mutig genug, zu meinen alten Aussagen zu stehen. Meine Anstrengungen zur Berichtigung scheiterten völlig, weil es denen egal ist, ob ich wütend bin und jemals wieder Auskunft gebe. Das war eine ganz neue Erfahrung, die mich sehr verunsichert hat.

Sébastien Guex:
À mon sens, c'est la première fois que les historiens en Suisse sont massivement appelés à intervenir dans deux champs à la fois: le champ médiatique et le champ politique. Or, ceci est particulièrement difficile dans la situation actuelle. En effet, les prises de position des historiens sont utilisées et ont une certaine influence dans des enjeux qui les dépassent complètement. Dès le départ, il y a donc une instrumentalisation et, dès le départ, tout le débat sur la situation de la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale est biaisé et déformé. Et ceci d'autant plus que ce ne sont pas seulement des enjeux de politique intérieure, mais également de politique extérieure. De surcroît avec la première puissance du monde.
Il est également nécessaire de distinguer très clairement entre la presse écrite et les médias électroniques (radio, TV). En outre, à l'intérieur de la presse écrite, il existe une distinction très claire. On trouve, en effet, d'une part des journaux «sérieux» qui s'adressent aux «décideurs» (au premier rang desquels je mettrais la *Neue Zürcher Zeitung*, et, dans une moindre mesure, des journaux comme le *Tagesanzeiger* ou le *Journal de Genève*). Cette presse publie des articles rédigés par des historiens. C'est le cas de la *NZZ* qui publie, depuis une année et demie, pratiquement toutes les deux semaines une pleine page sur la Suisse durant les années 30 et la Deuxième Guerre mondiale. Il y a là une intervention dans un champ qui est propre aux historiens. D'autre part, on trouve des journaux qui interviennent non pas dans le débat scientifique, mais politique. Cette presse adopte un style très différent: interviews et articles où l'historien n'est que cité. De ce point de vue-là, quatre éléments m'ont surpris. Premièrement, ce ne sont pas les mêmes historiens qui collaborent avec la presse «sérieuse» ou celle que l'on peut qualifier d'«intervention politique». La paroi n'est pas complètement étanche, mais elle existe. Deuxièmement, et là je rejoins Peter Hug, il y a une absence de véritable débat entre les différents journaux. Troisièmement, il existe une séparation très forte entre la Suisse alémanique et la Suisse romande. Les historiens suisses allemands sont consultés presque uniquement par les journaux suisse allemands et vice versa. Enfin, dernière constatation, je suis frappé par le rôle joué par la *NZZ* dans les débats depuis une année. Celle-ci a une influence dans le sens où elle joue sur les deux tableaux: intervention dans le champ scientifique, où elle accumule du capital symbolique en publiant des articles d'historiens, combinée avec des prises de position politiques. Elle essaye d'utiliser le capital symbolique qu'elle a sur le plan scientifique dans le champ politique et vice versa.

Roger de Diesbach:
La *NZZ* trie-t-elle les historiens sur le plan scientifique pour raffermir ses convictions sur le plan politique?

Sébastien Guex:
Absolument. Mais il y également l'aspect inverse. La *NZZ* joue sur les deux tableaux avec transfert de légitimité d'un champ à l'autre, afin de mettre en avant une certaine vision et de l'imposer dans le champ scientifique et dans le champ politique. Il s'agit d'un jeu très subtil car il n'y a pas forcément correspondance entre les prises de position politiques et la publication des articles scientifiques. Il y a une distanciation, un décalage, à l'instar du feuilleton dans lequel il y a une liberté de ton qui est très différente des prises de position «unilatérales» de la *NZZ* sur le plan politique.

Peter Hug:
Bei zwei Punkten möchte ich kurz widersprechen: Erstens die Feststellung von Sébastien Guex, die Historiker, die in der *NZZ* schreiben, würden in anderen Zeitungen nicht publizieren und umgekehrt. Ich sehe das anders: Vielfach handelt es sich um dieselben Personen, es sind einfach insgesamt nur wenige, die sich an der Diskussion beteiligen. Zweitens, was die Deutschschweiz und die Westschweiz betrifft: diese scharfe Trennung nehme ich aus Deutschschweizer Blickwinkel nicht wahr. Jene wichtige Diskussionssendung im welschen Fernsehen vom 21. Mai 1997 kam ja dann in bearbeiteter Form auch im Deutschschweizer Fernsehen. Wird Hans-Ulrich Jost nicht als Romand wahrgenommen? Er beteiligt sich doch auch stark an der Deutschschweizer Debatte. Umgekehrt bin auch ich immer wieder aus der Romandie angefragt worden.

Jean-Claude Favez:
Je rejoins assez ce que dit M. Guex. Je crois que ce sentiment de fossé est plus fort à propos de la presse écrite que de la TV, même si, malgré tout, les échanges entre les deux communautés et les emprunts réciproques n'ont pas été nombreux à la TV. Pour la presse, c'est frappant: rien de ce que fait la *NZZ*, par exemple, ne transparaît dans la presse romande. Je dirais qu'il y a là un autre problème, c'est que, de même que notre pays apparaît comme tragiquement petit à l'échelle de la globalisation, de même notre presse – à l'exception de la *NZZ* – n'est pas capable de faire ce double travail scientifique et politique. Même des journaux comme le *Nouveau Quotidien* font des articles «légers» comparés à ceux de la *NZZ*. Je me suis amusé à comparer le contenu de certains articles avec des articles plus politiques et je me suis aperçu qu'il y a effectivement un jeu très subtil: certains articles d'information sont en réalité très critiques. Ainsi, la *NZZ* a, indépendamment des moyens financiers, des moyens intellectuels que n'a aucun autre journal suisse.

Mehrmals wurde jetzt angesprochen, dass die Geschichtswissenschaft in sich selber keine Debatte führt. Heisst dies, dass der Journalismus die Geschichtswissenschaft etwas aus der Reserve zu locken und in ein öffentliches Gespräch zu ziehen vermag?

Roger de Diesbach:
J'aimerais quand même défendre un peu la presse. La *NZZ* veut être un journal de référence, mais ce n'est pas l'ambition de tous les journaux. Je pense qu'il faut aussi saluer le travail accompli par le *Journal de Genève*, qui a attaché une grande importance à ce problème, avant la *NZZ*. Même s'il n'est pas scientifique, c'est un travail remarquable par la quantité et le sérieux des articles.
En ce qui concerne l'instrumentalisation politique, je suis plus sévère que vous. Je pense que de tout temps les historiens suisses ont été instrumentalisés par le pouvoir politique. N'oublions pas Edgar Bonjour et Carl Ludwig.[2] N'oublions pas non plus Monsieur Chevallaz.[3] Enfin, n'oublions pas la difficulté que beaucoup de journalistes ont eue pour sortir certains sujets, comme par exemple Jean-Baptiste Mauroux qui, après la publication de son livre, a été considéré comme un traître.[4] Quels sont les historiens qui l'ont défendu à l'époque? Autre exemple, celui de Niklaus Meienberg, historien et pamphlétaire, qui a été menacé de «suppression des sources».[5] Moi-même et Olivier Grivat, qui avons travaillé sur le problème des internés soviétiques,[6] avons été interdits de sources! À nouveau, quels sont les historiens qui se sont levés?
En ce qui concerne le «rideau de rösti», celui-ci n'est-il pas dû aussi au fait que de nombreux ouvrages historiques n'ont pas été traduits en français? J'ai été fasciné par le cas Erwin Bucher, qui était en fait un historien radical proche de la *NZZ*. Ce dernier a publié un livre magistral sur le conseiller fédéral Pilet-Golaz et le général Guisan,[7] qui n'a pas encore été traduit en français, alors qu'il s'agit de deux Romands! Par ailleurs, les conclusions de l'auteur n'ont jamais été publiées par la *NZZ*, parce que ses idées ne convenaient plus à celles du journal, m'a-t-il un jour affirmé.

Peter Hug:
Ich möchte den ersten Punkt bestätigen, den Sie genannt haben, dass es keine Tradition der wissenschaftlichen Debatte gibt, aber auch keine Tradition der Solidarität. Das ist eng miteinander verknüpft. Wenn man solidarisch sein will, muss man sich sehr intensiv mit den Details auseinandersetzen. Es gibt *eine* Ausnahme, das ist der Frick-Prozess.[8] In diesem Fall kam es zu einem Bündnis, weil sich zwei verschiedene Motive verschränkten. Es gab jene, die den angeklagten Walther Hofer aus politischen Gründen in Schutz nehmen wollten, was sich überlagerte mit anderen, welche die prinzipielle Frage dis-

kutierten wollten, ob ein Gericht via Persönlichkeitsschutz die Freiheit der historischen Forschung einschränken darf. In dem Sinn gab es eine Solidarität und zwar nicht nur unter Historikern, sondern zwischen Historikern und Politikern.
Ich persönlich habe auch schon unter dieser fehlenden Solidarität gelitten. Ich bin immer noch der festen Überzeugung, dass der Bundesrat mit seinem Beschluss von 1972 betreffend die «nachrichtenlosen Vermögen» die schweizerischen Gesetze gebrochen hat.[9] Per Bundesratsbeschluss wurde ich wegen dieser Feststellung, die in dem Bericht von Marc Perrenoud und mir enthalten war, im Februar dieses Jahres öffentlich zurechtgewiesen. Weder die Historiker noch sonst jemand hat sich die Mühe genommen, sich mit der Frage näher auseinanderzusetzen. Ich habe, abgesehen von einem kurzatmigen Radiojournalisten, keinen einzigen Telefonanruf erhalten, nichts. Für mich ist dies Ausdruck eines bestimmten Klimas; es hat vielleicht auch damit zu tun, dass die Chancen dieser Debatte bisher zu wenig genutzt wurden.

Jean-Claude Favez:
À propos de l'instrumentalisation, il faut pousser la réflexion un peu plus loin. Ce qui caractérise la situation de la Suisse par rapport à d'autres pays, ce n'est pas tellement le fait que les historiens s'y font les porte-parole du pouvoir, mais c'est que nous avons une culture politique qui repose profondément sur une tradition historico-patriotique. Cela signifie que vous pouvez être parfaitement instrumentalisé en étant un historien qui respecte les règles de la déontologie. L'absence de débat au sein de la corporation des historiens et l'absence de culture critique viennent de la place particulière que l'histoire occupe dans la conscience nationale. On l'a bien vu avec la défense nationale spirituelle, mais ce n'était qu'un moment particulièrement intense d'un phénomène beaucoup plus général. Les historiens ont un flanc faible du fait de ce «civisme historique» enseigné jusque dans les années 60, et qui est peut-être en train de changer.
En ce qui concerne l'affaire Frick, il faut dire qu'elle n'a eu aucun écho en Suisse romande. Il n'est que de regarder la liste des historiens qui ont signé la pétition…

Roger de Diesbach:
Ce que vous dites, M. Favez, est très intéressant, mais vous aggravez votre cas… Je suis entièrement d'accord à propos du «civisme historique». Mais n'est-ce pas la faute aux historiens, qui sont en définitive les seuls à pouvoir accéder aux sources et à avoir les compétences scientifiques nécessaires, si ce civisme historique est aussi fort?

Jean-Claude Favez:
Oui, certainement. Ce n'est pas un hasard si depuis 50 ans les débats sur la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale ont été lancés depuis l'extérieur.[10] Ce pays n'a avancé que grâce aux «coups de pied» de l'extérieur, en cela les historiens ne sont pas des Suisses différents des autres... Quand on relit aujourd'hui à travers les Documents Diplomatiques Suisses[11] ce qui s'écrivait en 1945–1946, c'est une cruelle ironie de voir comment les paroles se répètent.

Herr de Diesbach, Sie haben erwähnt, dass es gute Historiker gibt, die aber meistens sehr vorsichtig sind, einen «funktionären» Charakter haben, da sie eingebunden sind in ein offizielles Geschichtsbild. Würden Sie sich wünschen, dass die Historiker aktiver auf die Journalisten zukämen, etwas interessierter sind an einer Zusammenarbeit mit den Medien?

Roger de Diesbach:
On constate globalement une certaine crainte des historiens face aux journalistes, surtout chez ceux qui détiennent l'information, car ces personnes sont responsables vis-à-vis du système au cas où l'information est divulguée. Il faut bien reconnaître que le système en Suisse n'a pas réagi si différemment que dans les pays de l'Est. Nous avons également eu notre «histoire officielle» et c'est aujourd'hui un bonheur de sortir de l'ère de la guerre froide. À voir par exemple ce qui s'écrit aujourd'hui sur Guisan et Pilet-Golaz, on mesure la différence avec le schéma que l'on nous avait appris à l'école.

Jean-Claude Favez:
Il est intéressant de remarquer que c'est précisément Georges-André Chevallaz, présenté comme un «historien du pouvoir», qui a secoué l'histoire officielle sur ce problème, en prenant la défense de Pilet-Golaz. Cela pour dire qu'il y a fort heureusement toujours plusieurs histoires en même temps. Il y a eu une histoire officielle, mais celle-ci ne peut être réduite à une simple manipulation du pouvoir, car elle vise à confronter le consensus national si indispensable dans une nation multiculturelle, comme les droits populaires et le suffrage universel ont progressivement intégré le mouvement ouvrier à la nation à la fin du XIXe siècle. Pour comprendre la mentalité xénophobe qui se répand en Suisse durant la Seconde Guerre mondiale, ne faut-il pas prendre en compte la culture politique et les institutions qui verrouillent le mode consensuel de gouvernement depuis la fin des années 30?

Peter Hug:
Bei der Politik sollten wir stärker differenzieren. Hauptproblem ist und war schon immer der Bundesrat. Die verhältnismässig positive Rolle des Parlaments hat ebenfalls eine lange Tradition. Der Bonjour-Bericht sollte ja zuerst gar nicht publiziert werden;[12] das Parlament aber machte 1965/66 Druck. Im Vorwort zum Band 7 beklagt sich Bonjour aufs bitterlichste, dass ein Drittel der Dokumente herausgestrichen wurde. Auch hier reagierte das Parlament, was unter anderem 1974 zu den neuen Sperrfristen für Akteneinsicht im Bundesarchiv führte.[13] Heute müssen wir der Rechtskommission des Nationalrats ein Kränzlein winden. Diese hat gegen verbissenen Widerstand des *Bundesamts für Justiz* und von Bundesrat Koller vieles durchgesetzt. Ich denke zudem, dass auf den unteren Etagen der Verwaltung vielfach ein anderer Geist herrscht – wenn man mit den Leuten spricht, dann herrscht dort eine gigantische Frustration über das, was von oben kommt. Was die *Task force* der Historikerinnen und Historiker betrifft: Bundesrat Cotti nimmt sich die Mühe, jede Zeile, die die schreiben, einzeln durchzulesen, das kommt x-mal zurück, bis es auf der bornierten Linie liegt, in der es dann publiziert wird.
Was ist «offizielle Geschichtsschreibung»? Nach meiner Ansicht hat dies sehr viel mit unserem Regierungssystem zu tun und weniger mit der allgemeinen Politik, die ich sehr viel positiver einschätzen würde. Das Regierungssystem ist enorm auf Kontinuität angelegt und besitzt keinen strukturellen Mechanismus, wie sich eine Regierung von der Vorgängerregierung abheben, neu beginnen kann. Ein sehr schönes Beispiel ist die Goldfrage: Schon im August 1942 wurde in der *NZZ* angesprochen, dass die Nationalbank einen sehr viel grösseren Goldhandel auswies, als ihre Vorkriegsbestände das zulassen würden. Seither liegt diese Frage auf dem Tisch, das ist immer wieder debattiert worden. Ich denke, die effektiven politischen Probleme konzentrieren sich ganz stark auf die Frage, ob der Bundesrat eine grundsätzliche Debatte zulassen kann, die das Handeln seiner Vorgänger und den Einfluss dieses Gremiums auf die Politik allenfalls in Frage stellt.

Sébastien Guex:
Vous avez mis clairement l'accent sur le fait qu'il y avait une tradition d'histoire nationale en lien avec l'histoire politique de la Suisse. Or, pour moi, cette tradition est liée à l'intégration très forte de toute opposition politique. La conjonction de trois éléments – la *Paix du Travail*, l'intégration massive du Parti socialiste et la guerre froide – explique la difficulté d'avoir un début d'histoire critique et également de débats. Ce manque de débats ne tient pas seulement à l'absence de lieux où s'exprimer, mais également à l'absence d'historiens critiques. Cela renvoie, entre autres, au fait qu'il n'y a pas de forces

sociales qui permettraient à ces historiens d'échapper aux sanctions. Car il ne faut pas compter sur la solidarité entre historiens.
Prenons l'exemple d'un des rares intellectuels suisses connus pour ses analyses critiques, Jean Ziegler. Ce dernier a disposé d'une autonomie car il est conseiller national, il a occupé pendant longtemps un poste important dans l'Internationale socialiste, il est professeur d'université, et il est publié en France depuis très longtemps. Cependant, maintenant, il est devenu en quelque sorte le fou du roi. Ainsi, dans un débat à la Télévision suisse romande, quelqu'un s'est adressé à lui en ces termes: «M. Ziegler, vous qui êtes un agitateur professionnel, qu'est-ce que vous avez à dire?», le discréditant et le délégitimant immédiatement.
Toutefois, la situation générale est en train de changer: fin de la guerre froide, crise économique durable, début de polarisation des forces politiques. Cela crée un débat dans l'espace politique qui peut à son tour favoriser une discussion dans le champ historique. Cela permettra peut-être l'émergence d'une histoire critique. On va d'ailleurs sans doute également trouver, dans un proche avenir, des historiens de droite qui vont se démarquer beaucoup plus clairement.

Jean-Claude Favez:
Je crois aussi que nous arrivons, peut-être par défaut et parce que le problème européen nous déstabilise, dans une période plus intéressante, où un espace politique est en train de se recréer. C'est la première fois qu'une telle situation d'ouverture se produit depuis l'échec de la grève générale en 1918 et peut-être même depuis avant.
Monsieur de Diesbach, qu'est-ce que le journaliste peut apporter à l'historien pour essayer de le pousser à remplir ce rôle critique, qui pourra peut-être s'inscrire demain dans un espace politique plus large?

Roger de Diesbach:
Je crois que notre rôle est de poser des questions et d'aborder des thèmes qui sont considérés comme tabous. Il est d'ailleurs surprenant que les mémoires de licence n'abordent que rarement ces sujets-là. Ainsi, à Fribourg, l'histoire de Jean-Marie Musy[14] est très peu étudiée. J'ai eu récemment des contacts avec des membres de la famille Musy: je les ai encouragés à mettre leurs archives à la disposition des historiens. Seule la vérité peut enlever les doutes.

Ne faut-il pas également poser le problème fondamental des différences d'approche du passé entre historiens et journalistes? N'avez-vous pas ressenti, M. de Diesbach, une absence de mémoire dans le monde journalistique, qui tient au

fait que le journaliste est totalement soumis au présent et à l'immédiat. Le journaliste est-il par définition condamné à adopter une telle attitude face au passé ou pourrait-il faire preuve de plus de constance dans ses intérêts?

Roger de Diesbach:
Je pense qu'il y a deux réponses contradictoires à apporter à cette question. En premier lieu, il est vrai que la presse a effectivement peu de mémoire. De plus, la presse ignore souvent le contexte, cela a été particulièrement sensible dans l'affaire des fonds juifs. Il a fallu que j'envoie des journalistes voir des acteurs vivants, des témoins crédibles comme August Lindt,[15] pour retrouver le contexte de l'époque. En second lieu, il faut bien dire que si les historiens avaient lancé des jeunes chercheurs sur ces sujets controversés, il y aurait beaucoup moins de surprises à sortir par voie de presse.

Sébastien Guex:
Sur le débat en général, j'aimerais souligner que M. de Diesbach est un interlocuteur particulier; il n'est pas un journaliste comme les autres. Il a une conscience historique qui manque cruellement à la majorité de ses confrères. En effet, dans 50% des cas, les journalistes s'adressent à nous les historiens pour nous demander s'il y a du nouveau, si nous avons un scoop ou si nous pouvons résumer en dix secondes ce que nous avons d'essentiel à dire sur tel ou tel sujet. La réflexion historique est alors totalement absente.

Roger de Diesbach:
Sur ce point, les historiens ont le même problème avec une certaine presse que toutes les autres professions. À la télévision, on vient de réduire encore plus les temps de parole. Mais tout le monde est frustré par ces contraintes.

Sébastien Guex:
J'aimerais revenir sur le problème de lancer de jeunes historiens sur de nouveaux sujets, thème que vous avez abordé, M. de Diesbach, à deux ou trois reprises. Il existe effectivement d'importantes lacunes dans l'historiographie suisse. À cet égard, il existe une dizaine d'études de qualité sur l'histoire du parti communiste, parti qui a joué un rôle marginal, sauf peut-être pendant deux–trois ans autour des années 1920. En même temps, il n'existe aucune histoire sérieuse du parti radical. De même, alors que la Suisse est l'une des principales places financières du monde aujourd'hui, il n'existe aucune étude de fond sur le rôle de la place financière helvétique au XXe siècle. Trois éléments doivent être avancés afin de rendre compte de ces lacunes. Premièrement, dans une société où il n'y a guère d'opposition, où l'histoire nationale

est bloquée et où on a le culte du secret, l'accès aux archives privées est extraordinairement difficile. J'en parle en connaissance de cause: en 1983 j'ai fait des démarches pour faire l'histoire d'une banque entre 1848 et 1870; sans succès, car l'accès aux archives m'a été refusé.

Le second problème est celui de la «carrière». Si un professeur, en lançant un étudiant sur un sujet de mémoire, lui dit qu'il n'est pas certain qu'il ait accès aux archives, qu'en choisissant ce sujet il a toutes les chances d'avoir beaucoup d'ennuis et que le professeur, vu les restrictions budgétaires, n'est pas en mesure de lui garantir quoique ce soit au-delà de deux–trois ans, il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'étudiant se décourage et choisisse un autre sujet.

Les effets de mode constituent le troisième élément. Il y a en effet chez les historiens un changement de «paradigme» avec le passage progressif d'une histoire sociale à une histoire «postmoderniste». De manière un peu caricaturale, on peut dire que les recherches actuelles portent sur des sujets très précis et qu'elles ne cherchent pas à sortir de leur vision très limitée pour offrir une synthèse d'ensemble.

En lisant récemment une histoire des *Annales*, j'ai pris conscience d'un autre problème auquel sont confrontés les historiens en Suisse. Les lieux de débat, pour Lucien Febvre ou Marc Bloch, ne se limitaient pas au champ académique huppé, comme la Sorbonne. Il existait également une volonté, chez les fondateurs des *Annales*, de passer par les sociétés d'«historiens intermédiaires», c'est-à-dire les professeurs de lycée et les instituteurs. Ceux-ci étaient et sont organisés en France au sein d'associations comptant des milliers de membres, qui avaient et ont une activité de production, de débat historique tout à fait impressionnante. En Suisse, cette couche d'historiens intermédiaires n'est guère organisée et n'a que peu de rapports avec les historiens à l'Université. Il n'est donc pas possible pour ces derniers de passer par elle pour avoir des relais, des débats, des discussions. Nous sommes donc obligés de passer systématiquement par les médias.

Jean-Claude Favez:

Peut-être parce que les sociétés d'histoire, en Suisse, sont les véhicules de cette histoire officielle traditionnelle et qu'effectivement les enseignants secondaires ne sont pas organisés d'une façon qui leur permette d'intervenir. Or c'est intéressant, car l'enseignement secondaire est très demandeur et est intéressé à «revenir» à l'Université, mais nous n'avons pas les structures ni eux les moyens de rendre possible ce retour à la formation historique qui serait peut-être nécessaire.

Je voudrais revenir sur la question des «découvertes», afin d'empêcher tout

malentendu. L'histoire n'est pas seulement la découverte de nouveaux documents. Je ne suis pas du tout certain que l'on va découvrir beaucoup de documents inédits sur les années 1945–1946, à part peut-être dans le domaine des banques et du privé, car le champ même des rapports entre les banques et le politique a déjà été défriché par certains chercheurs, tel Marc Perrenoud par exemple.[16] Par conséquent, l'histoire c'est d'abord des questions que l'on pose au passé et des réponses qui sont des interprétations.
Nous vivons actuellement une intéressante crise dans les rapports entre historiens et journalistes, mais cette crise est exceptionnelle. Il est bon de s'appuyer sur cette crise pour réfléchir à nos rapports, mais il ne faudrait pas considérer la situation actuelle comme normale. En vérité, le problème des relations entre historiens et journalistes se pose de manière peut-être moins dramatique mais plus fondamentale.

Sie sprechen die jetzige Zeit an und ich nehme das gerne als Anlass, zum zweiten Themenbereich hinüberzulenken. Welche Geschichtsbilder und Themen bezüglich des Zweiten Weltkriegs werden angesprochen? Gibt es in dieser Hinsicht Unterschiede zwischen dem, was den Medienbereich und was die Forschung interessiert? Sébastien Guex hat einige Elemente genannt, die dieses unterschiedliche Interesse prägen könnten.

Roger de Diesbach:
Actuellement, l'affaire des fonds juifs est difficile à traiter pour les journalistes. Pourquoi? D'un côté, je fais partie de ceux qui pensent que la Suisse a commis des torts et qu'elle doit les réparer. Il aurait d'ailleurs fallu réparer tout de suite, c'est-à-dire au moment où Kaspar Villiger a présenté ses excuses au nom de la Suisse à la communauté juive, en 1995. Donc, nous attendons des historiens plus de détails sur les torts commis.
D'un autre côté, il y a des pressions énormes en provenance des États-Unis et d'Israël, portant sur l'attitude de la Suisse durant la guerre. J'ai horreur du travail fait par Jean Ziegler, car ce dernier, partant également de l'idée qu'il y a eu tort, en arrive cependant à peindre tout en noir, ce qui est faux. En même temps, je commence à être sérieusement agacé par les leçons de morale données par les Américains, qui feraient mieux de «balayer d'abord devant leur propre porte». Ce qui est important, et c'est là que nous avons à nouveau besoin des historiens, c'est d'expliquer quelle a été l'attitude de la Suisse durant la guerre, de faire preuve de discernement, de montrer les responsabilités, de décrire avant tout le contexte de l'époque. On y accède souvent par le biais des documents, comme celui d'Armée et Foyer sur la question juive, publié récemment par *La Liberté*.[17]

Évidemment, nous sommes confrontés à deux catégories de lecteurs, redoutables toutes les deux: d'abord les personnes excessivement sévères, ensuite les «mobards», c'est-à-dire ceux qui ont fait la Mob ou leurs fils, qui se sentent aujourd'hui insultés. Cette dernière tendance s'exprime de manière sensationnelle dans le courrier des lecteurs des journaux. Les lettres qui y sont publiées mériteraient d'ailleurs à elles seules une étude approfondie, qui tiendrait également compte des lettres non publiées. *La Liberté* commence à recevoir des lettres franchement racistes et xénophobes, qui évoquent fréquemment une conspiration judéo-américaine.
Bref, les journalistes s'intéressent aux trois aspects suivants: qu'est-ce que nous avons fait? Comment réparer? Et quel était le contexte?

Peter Hug:
Für mich ist die Frage unvollständig, weil die dominante Ebene darin nicht enthalten ist, das ist die Politik. Es sind *politische* Prozesse, die darüber entscheiden, was die Medien interessant finden und wo sie allenfalls Fragen an die Historiker stellen. Die politische Agenda wird weder von den Journalisten noch von den Historikern gemacht. Diese verändert sich zudem in rasantem Tempo. Es gab eine Phase im vergangenen Herbst, als absolute Banalitäten durch die ganze Weltpresse gingen; als aber kürzlich Beat Balzli in der *Sonntagszeitung* die Information von der Schweizer Bank brachte, die Konten für die SS geführt hat, da hat keine einzige Zeitung mehr den Kopf gedreht.[18] Das sind Konjunkturen, die durch den politischen Prozess definiert werden. Seit der Lancierung des Fonds, der Stiftungsidee sowie der unabhängigen Expertenkommission sind Sachen für die Medien schon nicht mehr interessant, die im Herbst noch eine enorme Diskussion ausgelöst hätten. Für uns Historiker wäre es gefährlich, sich daran zu orientieren, weil es gar nicht möglich ist, Forschungskapazitäten in so kurzer Zeit umzulenken. Wir müssen uns fragen, wie wir von unseren eigenen Kriterien her eine gute Geschichtsschreibung machen. Da würde ich Sébastien Guex sehr bestätigen, dass Geschichte – wie alle anderen Wissenschaften – auch modischen Schwankungen unterworfen ist. Die Mode ging jetzt längere Zeit in Richtung Alltagsgeschichte, so dass die uns heute bedrängenden Fragen der «grossen Politik» etwas aus der Wahrnehmung verschwanden. Da haben wir Defizite.
Ferner sehe ich grosse Defizite in der ganzen Frage der komparativen Geschichtsschreibung. Wir sind immer noch stark geprägt von den Altlasten der Nationalgeschichtsschreibung, die eigentlich wissenschaftlich uninteressant ist. Erst durch die Auseinandersetzung mit der internationalen wissenschaftlichen Debatte könnten korrekte Massstäbe der Erklärung und Bewertung gesetzt werden.

Was ich weiterhin erwähnen möchte: Ich denke, dass wir eine neue Wertedebatte brauchen. Wenn wir die Ereignisse des Zweiten Weltkriegs an den Zielsetzungen der Bundesverfassung messen, die von Unabhängigkeit und gemeinsamer Wohlfahrt spricht, dann hätte sogar eine viel weitergehende wirtschaftliche Zusammenarbeit mit Nazi-Deutschland diese beiden Ziele unterstützt: Die Unabhängigkeit wäre noch weniger bestritten gewesen, das Bruttosozialprodukt wäre noch stärker gewachsen. Ganz anders lautet das Urteil, wenn wir dieselben Vorgänge an den allgemeinen Menschenrechten messen!
Was ich als letztes anfügen möchte: die entstandene Privilegierung der unabhängigen Expertenkommission, die uneingeschränkten Zugang zu Privatarchiven erhält, stellt natürlich bezüglich der Überprüfbarkeit der Ergebnisse eine riesige Herausforderung an die Geschichtswissenschaft als Zunft dar.

Sébastien Guex:
Jusqu'à présent il existait un modèle dominant d'interprétation de la politique suisse durant la Seconde Guerre mondiale, modèle que l'on pourrait intituler «Anpassung oder Wiederstand», en référence au livre connu paru dans les années 1960.[19] Or, ce modèle est aujourd'hui fissuré et de nouvelles questions peuvent être posées, qui n'ont cependant pas encore une grande légitimité. On peut en citer trois parmi d'autres: la Suisse a-t-elle joué un rôle déterminant dans l'effort de guerre allemand? Les milieux dirigeants helvétiques ont-ils collaboré avec l'Allemagne non seulement pour sauvegarder l'indépendance de la Suisse, mais aussi par sympathie politique et «sociale» pour les milieux dirigeants nazis? Ces milieux dirigeants ont-ils eu une marge de manœuvre?
Il existe un risque que, sous l'influence du débat politique actuel, ces questions soient en partie évacuées. Il peut y avoir, politiquement, un retour en arrière à cause d'une réaction chauvine, nationaliste du soit disant David suisse par rapport au Goliath américain, car l'affaire est souvent présentée en ces termes. Dans l'immédiat, le danger est réel que ces questions ne puissent plus être posées par les historiens sans qu'ils ne soient aussitôt stigmatisés comme de dangereux traîtres à la patrie. Toutefois, il est possible qu'avec le temps, un certain nombre d'historiens vont produire un volume suffisant de travaux de qualité sur la Seconde Guerre mondiale, de manière à légitimer scientifiquement ces questions et à empêcher leur refoulement.
C'est dans ce sens que je comprends l'intervention de Peter Hug sur la nécessité d'un débat de valeurs. Je pense qu'un débat de valeurs aura de meilleures chances de s'imposer lorsque l'on disposera d'un nombre suffisant d'études fouillées sur ces questions.

Enfin, j'ai des doutes quant à la capacité de la Commission dite Bergier d'être le lieu de production de ces nouvelles questions.

Peter Hug:
Warum bist du so skeptisch?

Sébastien Guex:
Il y a deux éléments qui me font douter. Premièrement, comme l'a souligné Peter Hug, il n'y a pas, pour l'instant, de possibilité de vérification par les pairs, par l'ensemble des historiens. Deuxièmement, le rapport que cette Commission va rendre dans trois ou cinq ans sera en large partie déterminé par les rapports de force politique. On peut se demander de quelle marge de manœuvre elle disposera à ce moment-là.
On peut cependant espérer que la Commission agisse comme «Eisbrecher», qu'elle favorise l'ouverture des archives privées, en particulier des banques. Ceci rendrait ainsi possible l'accès à l'ensemble des historiens, ce qui susciterait sans doute l'apparition de nouvelles questions, de nouvelles problématiques.

Peter Hug:
Das hängt auch von unserem Verhalten ab, ich bin da etwas optimistischer. Im Sinn eines Beispiels hierzu möchte ich in ganz wenigen Sätzen die Geschichte des Berichts über die «nachrichtenlosen Vermögen» erklären, den ich mit Marc Perrenoud verfasst habe. Die Idee des *Eidgenössischen Departements des Äusseren* vom Herbst 1996, mir einen Auftrag zu erteilen, zielte ursprünglich darauf ab zu verhindern, dass ein von mir verfasster *NZZ*-Artikel zu dem schweizerisch-polnischen Abkommen von 1949 veröffentlicht würde. Beim ersten Gespräch in dieser Sache wurde ich gefragt: Würden Sie für *uns* einen Bericht machen, wenn Sie auf die Publikation des Manuskripts – das beim *Departement des Äusseren* auf dem Tisch lag – verzichten müssten?[20] Es ging um den Versuch, mich einzubinden. Zudem mag die Idee eine Rolle gespielt haben, uns mit diesem gigantischen Thema einen an sich unerfüllbaren Auftrag zu geben. Dann gewann alles eine eigene Dynamik: Wir haben Tag und Nacht gearbeitet; als der Bericht auf dem Tisch lag, provozierte er extreme Widerstände. Das *Bundesamt für Justiz* setzte alles in Bewegung, um die Publikation zu verhindern, aber wenn etwas einmal schriftlich vorliegt – das war schon bei Bonjour so – ist das nicht mehr aufzuhalten. Von daher bin ich eigentlich eher optimistisch. Viel hängt nun von der Qualität der Arbeit ab, welche die Leute in der unabhängigen Expertenkommission leisten werden. Ist diese gut, dann wird das eine eigene Dynamik entfalten.

Jean-Claude Favez:
J'aimerais revenir sur les attentes face aux historiens exprimées par M. de Diesbach. Généralement, les journalistes recherchent les nouveaux documents, puis s'adressent aux historiens, en leur posant des questions et en leur demandant d'expliquer le contexte. Mais, est-ce que de la part du journaliste, la vraie démarche ne devrait pas consister à s'intéresser d'abord à ce qui a déjà été écrit et publié avant de formuler des questions? Le problème, c'est bien sûr le manque de temps des journalistes... C'est pourquoi il ne faut pas verser dans l'angélisme et il est nécessaire de tenir compte des conditions de travail très différentes. Je crains que ces conditions soient telles qu'elles nous empêchent de vraiment faire un bout de chemin ensemble.

Roger de Diesbach:
Une telle appréciation est certainement trop générale. Il est tout de même des journalistes pour lire Erwin Bucher dans le texte et pour prendre le temps de se documenter. Par exemple, il est incontournable, pour un journaliste s'intéressant au CICR, de lire l'ouvrage[21] de M. Favez...

Jean-Claude Favez:
Mais un journaliste ne s'intéresse pas au CICR, il s'intéresse à dix mille choses simultanément, dont le CICR...

Roger de Diesbach:
Cela fait partie de notre métier de lire les travaux des historiens, mais il est à souligner que ce sont parfois les historiens qui rechignent à transmettre leurs travaux.

Jean-Claude Favez:
Si je vous ai posé la question, c'est peut-être moins par rapport à vous journalistes que nous historiens. Les historiens n'ont malheureusement pas assez le souci de la publication. C'est la principale critique que j'adresserais aux historiens suisses de la Seconde Guerre mondiale. De plus, les enseignants ne sensibilisent pas assez leurs étudiants à cette question.

Roger de Diesbach:
Je voudrais ajouter une chose en ce qui concerne l'utilité de l'historien. Pour les journalistes, les historiens sont également extrêmement précieux comme conseillers. Étant donné que le journaliste ne peut pas tout lire, tout savoir, il est utile qu'un historien puisse lui dire si tel ouvrage ou tel document est important, original, digne d'intérêt, etc.

Je voudrais encore dire que, comme toutes les institutions ou «tours d'ivoire», l'Université est condamnée à s'ouvrir aux médias. Cela fait aussi partie de son devoir de dire la vérité aux gens et d'apporter sa contribution à la transparence démocratique.

Ensuite, on peut choisir la bonne ou la mauvaise manière pour le faire. La mauvaise manière, c'est de faire comme certains conseillers fédéraux qui courent après le *Blick* et la télévision. La bonne, c'est de le faire décemment, avec retenue, et en choisissant ses intermédiaires.

Anmerkungen / Notes

1 *New York Times*, 24. 10. 1996; der Artikel unterstellte, Peter Hug habe gesagt, dass die Schweiz die Guthaben polnischer und ungarischer Naziopfer enteignet und diese direkt schweizerischen Geschäftsleuten ausbezahlt habe, was in dieser Form beides falsch ist.

2 Carl Ludwig est l'auteur de *Die Flüchtlingspolitik der Schweiz seit 1933 bis zur Gegenwart: Beilage zum Bericht des Bundesrates an die Bundesversammlung*, Bern 1966 (*La politique pratiquée par la Suisse à l'égard des réfugiés au cours des années 1939–1945*, Berne 1957), tandis qu'Edgar Bonjour a rédigé l'ouvrage *Geschichte der schweizerischen Neutralität, Bd. 3–9,* Basel 1967–1976 (*Histoire de la neutralité suisse, vol. 4–6,* Neuchâtel 1970–1971). Ces deux études sont en fait des rapports commandités par le Conseil fédéral.

3 Georges-André Chevallaz fut longtemps à la fois historien et homme politique aux fonctions les plus élevées (en tant que conseiller fédéral de 1974 à 1983). Il est notamment l'auteur d'un manuel scolaire encore en usage et très discuté.

4 Voir Jean-Baptiste Mauroux, *Du bonheur d'être Suisse sous Hitler*, Évreux 1968. Lire l'interview de l'auteur dans *La Liberté* et *Le Courrier* du 2 avril 1997.

5 Voir Niklaus Meienberg, *Die Welt als Wille und Wahn: Elemente zur Naturgeschichte eines Clans*, Zürich 1987; *Die Erschiessung des Landesverräters Ernst S.*, Zürich1992; *Es ist kalt in Brandenburg: ein Hitler-Attentat*, Zürich 1980 (*Le délire Général. L'armée suisse sous influence*, Genève 1988; *L'exécution du traître à la patrie Ernst S.*, Genève 1992; *Maurice Bavaud a voulu tuer Hitler*, Genève 1982).

6 Voir Olivier Grivat, *Internés en Suisse, 1939–1945*, Chappelle-sur-Moudon 1995. Roger de Diesbach a publié en compagnie de ce dernier une série d'articles sur ce thème dans *La Tribune-Le Matin* (TLM).

7 Voir Erwin Bucher, *Zwischen Bundesrat und General. Schweizer Politik und Armee im Zweiten Weltkrieg*, Saint Gall 1991 (deuxième édition chez Orell Füssli en 1993).

8 1986 fällte das Bundesgericht in einem für die Freiheit der zeitgeschichtlichen Forschung hoch problematischen Prozess ein Urteil gegen Walther Hofer. Hofer hatte den Zürcher Anwalt Wilhelm Frick als Deutschlandfreund und Rechtsextremisten bezeichnet, worauf dessen Nachkommen Klage erhoben. 74 Persönlichkeiten aus Wissenschaft, Kultur und Politik prangerten in einer Erklärung «Zeitgeschichte im Würgegriff der Gerichte» die Tendenz an, die Forschungs- und Publikationsfreiheit durch einen extensiv ausgelegten Persönlichkeitsschutz ungerechtfertigt einzuschränken. Auch die 74 Unterzeichnenden wurden verklagt, aber 1991 freigesprochen.

9 Siehe Peter Hug, Marc Perrenoud, *In der Schweiz liegende Vermögenswerte von Nazi-Opfern und Entschädigungsabkommen mit Oststaaten*, Bundesarchiv Dossier 4, Bern 1997, bes. 86.

10 Voir *Akten zur deutschen auswärtigen Politik*, série D, vol. V, Baden-Baden 1953 et Jon Kimche, *Spying for Peace*, Londres 1961 (*General Guisans Zweifrontenkrieg: die*

Schweiz zwischen 1939 und 1945, Berlin 1962; Zurich 1963; *Un général suisse contre Hitler: l'espionnage au service de la paix: 1939–1945*, Paris 1962).

11 Voir *Documents Diplomatiques Suisses/Diplomatische Dokumente der Schweiz/Documenti diplomatici svizzeri*, vol. 16, 9. 5. 1945–31. 5. 1947, Zurich 1997.

12 Siehe Edgar Bonjour, *Geschichte der schweizerischen Neutralität*, Bd. 3–9, Basel 1967–1976; die im folgenden erwähnte Klage von Bonjour über die Zensur durch das Politische Departement findet sich in Bd. 7, Basel 1974, 11 f.

13 Die Sperrfrist wurde damals von 50 auf die heute noch geltenden 35 Jahre verkürzt.

14 Élu conseiller fédéral en 1919, le catholique-conservateur fribourgeois Jean-Marie Musy (1876–1952) démissionna du gouvernement en 1934 pour se rapprocher des mouvements frontistes. Connu notamment pour la virulence de son anticommunisme et son énigmatique action de sauvetage de 1200 Juifs en 1944.

15 Voir August Lindt, *Die Schweiz das Stachelschwein: Erinnerungen*, Bern 1992 (*Le temps du hérisson. Souvenirs 1939–1945*, Genève 1995).

16 Voir Marc Perrenoud, «Banques et diplomatie suisses à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Politique de neutralité et relations financières internationales», in *Études et sources*, 13, Berne, 1987–1988, pp. 7–127.

17 Voir *La Liberté* et *Le Courrier* du 6 février 1997.

18 Siehe *Sonntagszeitung*, 11. 5. 1997; ferner Beat Balzli, *Treuhänder des Reichs. Die Schweiz und die Vermögen der Naziopfer: Eine Spurensuche*, Zürich 1997 (*Les administrateurs du Reich. La Suisse et la disparition des biens des victimes du nazisme*, Genève 1997).

19 Voir Alice Meyer, *Anpassung oder Widerstand. Die Schweiz zur Zeit des deutschen Nationalsozialismus*, Frauenfeld 1965.

20 Nachdem er seit Anfang Oktober 1996 im *Eidgenössischen Departments des Äusseren* (EDA) lag und blockiert war, erschien der Artikel schlussendlich doch noch (siehe *Neue Zürcher Zeitung*, 23. 10. 1997, 15); das Einverständnis des *EDA* war nötig, da z. T. Material verwendet worden war, das noch der Sperrfrist unterlag. Die Bewilligung kam erst, nachdem Einzelheiten über das Abkommen von 1949 durch Senator d'Amato in den USA publik gemacht worden waren.

21 Voir Jean-Claude Favez, *Une mission impossible? Le CICR, les déportations et les camps de concentration nazis*, Lausanne 1988 (*Das Internationale Rote Kreuz und das Dritte Reich: war der Holocaust aufzuhalten?*, Zürich 1989).

SCHWEIZER. MILITÄRDEPARTEMENT
10 OKT. 1897

Zürich, den 18. Oct. 97.

Bundesrath Müller, Oberst
Chef des eidg. Militärdepartements

Wenn ich mir nochmals erlaube, an Sie zu schreiben, so wollen Sie mich gefälligst entschuldigen.
Ihre mannhaften, klaren Ausführungen gegenüber der Motion Wullschlegel muss jeden ächten Schweizer, Soldaten mit Stolz erfüllt haben. Solange solche Männer an der Spitze unseres Wehrwesens stehen, wie Sie sind, so darf unser Vaterland ruhig sein, und ich kann nicht Anders, als Ihnen, wenn ich auch keine grosse Rolle spiele im Leben, meine unbedingte Hochachtung zu bezeugen. Hut ab vor Ihnen, Sie sind unzweifelhaft ein ganzer Mann und ächter Schweizer, wie unser Land noch recht viele haben sollte.
Wir haben leider in unserem schönen Lande eine ziemliche Anzahl Leute, namentlich bei den Sozialdemokraten, die so ziemlich vaterlandslose Gesinnungen haben und vor lauter Internationalität nicht